

Une Reine des Fromages et de la Crème

XVI

(Suite).

Elle arriva à une grille entr'ouverte qu'elle franchit et se trouva soudain devant la maison où elle allait voir enfin la veuve de Gilbert. Son cœur se mit à battre tumultueusement à cette pensée. La porte de la maison n'était pas fermée. Ulrique entra. Pas plus de domestiques dans le vestibule qu'au Château Neuf. Résolument, elle gravit l'escalier et s'arrêta embarrassée devant une série de portes de chêne sculpté toutes pareilles. Tout à coup, derrière l'une d'elles, elle entendit des voix. En bonne petite campagnarde, brouillée avec les plus élémentaires convenances mondaines, dont son enfance n'avait eu que d'imparfaites notions, elle n'hésita pas à tourner le bouton et à entrer.

La chambre qu'Ulrique venait ainsi d'envahir se trouvait être le cabinet de toilette attenant à la chambre à coucher de Lady Nevyll, et celle-ci s'y trouvait, occupée avec sa femme de chambre, au milieu d'un pittoresque désordre d'échantillons et de gravures de modes étalés sur tous les meubles et jonchant le tapis, à essayer une coiffure de dentelle blanche, ornée de rubans mauves. Lady Nevyll disait, au moment où Ulrique entra :

—Je crois qu'il est tout à fait impossible de porter du mauve avant un an, et vraiment, c'est dommage !

Elle se tut et se leva, absolument stupéfaite à la vue de cette jeune fille indiscreète si misérablement vêtue.

Ulrique, de son côté, avait fait un geste d'étonnement. Incapable de faire la part de la disgrâce du lever intime d'une femme qui n'était plus jeune, elle trouvait Charlotte tout autre et bien plus fanée qu'elle ne se l'était imaginé. De fait, l'impression mutuelle, au premier regard, fut souverainement désagréable entre les deux femmes.

Pour Charlotte, cette vision de jeunesse et de force, arrivant sur elle d'une façon si inattendue, avait quelque chose de l'effet d'une lumière trop vive sur des yeux affaiblis.

Ignorant ce qui s'était passé en Autriche, ne pouvant prévoir l'influence que la venue de la comtesse Eldringen devait avoir sur sa destinée, la veuve ne souffrit, en la voyant, que d'une subite et instinctive jalousie pour une beauté trop absolue, en dépit de la pauvreté du costume dans lequel elle s'offrait à ses yeux.

La première pensée d'Ulrique avait été, il est vrai, une sensation de triomphe. Cette femme, se disait-elle, n'a jamais pu être aussi belle que moi. Mais tout de suite ce mouvement naturel de vanité féminine fit place à un sentiment d'indignation. Les rubans mauves lui rappelaient un certain ruban rouge dont elle s'était parée, elle, pour Gilbert... Et cette femme qui portait son nom, songeait à être coquette lorsqu'il n'était plus !

—Etes-vous la veuve de mon cousin Gilbert ? demanda-t-elle brusquement.

Son regard, arrêté sur les rubans violets, gêna Charlotte qui, à son tour, demanda :

—Et vous, seriez-vous la comtesse Eldringen ?

—Oui, je suis arrivée hier soir.

Elle s'arrêta un instant, puis ajouta avec sa brutalité de demi-villageoise :

—Est-ce que les veuves ne portent pas de noir en Angleterre ?

—Si fait. Ceci n'est qu'une fantaisie d'un moment. Mais... veuillez me permettre de vous montrer le chemin du salon, ajouta Charlotte en jetant un rapide coup d'œil inquiet sur le visage impassible de sa femme de chambre.

Ulrique eut l'idée de fuir ; ce qu'elle avait vu ne lui suffisait-il pas ? Sa curiosité insuffisamment satisfaite la retint et lui fit suivre silencieusement son guide.

—C'est aimable à vous d'être venue si vite, fit poliment Lady Nevyll pour rompre les chiens.

Ulrique garda son masque glacé et répondit d'un ton amer :

—J'étais venue aussi vite avec l'intention de vous apporter mes compliments de condoléances. Je pensais que vous deviez vous sentir bien isolée et bien triste, mais je crains de m'être grandement trompée.

—Oh ! non pas..... c'est toujours une grande tristesse que de.....

—Vous avez dû, n'est-ce pas, être malheureuse..... au moins un instant ? interrompit Ulrique, en guettant avidement sur le visage de Charlotte un indice des regrets qu'elle eût été, au fond, désolée d'y surprendre.

—Oh ! évidemment,—répondit celle-ci avec une indifférence vague,—tout cela était bien triste. C'était une façon bien cruelle de finir.

Ulrique fit un geste rapide et très expressif d'impatience.

—Il ne faut pas beaucoup de temps, à ce qu'il me semble, pour se consoler de la perte d'un mari. Je suis très ignorante à ce sujet, n'étant pas mariée, mais j'aurais supposé qu'il fallut plus de trois mois.

—Oh ! cela dépend du mari que l'on a eu...

Ulrique en avait assez maintenant. Brusquement elle se leva.

—Vous partez ?... demanda Charlotte, plus surprise que choquée d'un tel manque d'usage.

Avant qu'Ulrique eût eu le temps de répondre, la porte s'ouvrit et, le visage inquiet, M. Dunnet parut sur le seuil, introduit par la femme de chambre.

—Dieu soit loué, comtesse ! En apprenant votre sortie matinale, j'ai craint que vous ne vous soyez perdue en route. J'ai amené le coupé dans le cas où vous voudriez revenir en voiture ; mais peut-être ces dames ont-elles le projet de passer la journée ensemble ?

—Non, nous n'avons fait aucun projet de ce genre,—répondit vivement Ulrique.—Je serais bien aise de rentrer tout de suite, s'il vous plaît.

—Vous êtes arrivé juste au bon moment,—dit-elle à M. Dunnet lorsqu'ils furent assis dans le coupé ; et elle accompagna ces mots d'un rire nerveux qui étonna con-